

**TUNCER CUCENOGLU**

# **IMPASSE**

**(Çıkamaz Sokak)**

Pièce en deux actes

Traduit du turc par  
**Murat Aykaç Erginöz**

**Tuncer Cucenoglu**

[cucenoglutuncer@gmail.com](mailto:cucenoglutuncer@gmail.com)

[tcucenoglu@hotmail.com](mailto:tcucenoglu@hotmail.com)

<http://www.tuncercucenoglu.com/>

Tous droits réservés

© Tuncer Cücenoglu, 1980, pour l'original

© l'Espace d'un instant, 2004, pour la traduction

## *LES PERSONNAGES*

*Célika – Agée d'une trentaine d'années.*

*Spanos – Agé d'une quarantaine d'années.*

*Lilika – Agée d'une vingtaine d'années.*

## *LE DÉCOR*

*Un salon assez grand. A droite, la porte donnant sur le salon. A gauche, la porte donnant sur la chambre que l'on ne voit pas. Juste en face, des fenêtres dont les rideaux sont tirés.*

*Un canapé et des fauteuils, une bibliothèque, un poêle à gaz, un porte-revues et un téléphone.*

*Un divan en guise de lit.*

## POURQUOI AVOIR CHOISI LA GRECE COMME LIEU D'ACTION ?

Dans son passé récent, la Turquie a connu d'intenses moments de terreur. Ce fut une période de folie pendant laquelle près de cinq mille personnes trouvèrent la mort et des milliers d'autres furent blessées voire même handicapées pour le reste de leur vie.

Comme chacun, j'ai ressenti la souffrance de cette époque, j'en ai été le témoin sans pouvoir agir pour autant, obligé de me tenir à l'écart des événements. Plusieurs hommes respectables de mon pays, auteurs et intellectuels, perdirent la vie au cours de cette période de troubles. L'un d'entre eux, Abdi Ipekçi, écrivain et journaliste, démocrate et partisan de la paix, fut assassiné sauvagement.

Lorsqu'en 1980 un concours d'écriture dramaturgique portant le nom d'Abdi Ipekçi fut organisé, j'ai décidé d'y participer. J'ai réfléchi longuement. Finalement, l'idée m'est venue que la pièce que je présenterais dans ce concours devait à la fois refléter la conception du monde d'Abdi Ipekçi et contenir un message contre la violence. C'est ainsi qu'a germé *Impasse...* J'y raconterais la terreur telle que je l'avais vécue. Mais comment et dans quel cadre ? Je ne pouvais pas choisir mon pays comme cadre car on n'avait pas encore oublié la souffrance, et la nouvelle période de tolérance qui venait de s'établir était encore trop jeune pour que l'on puisse vraiment y croire. J'aurais pu faire une erreur car le recul historique nécessaire me faisait défaut.

Or, nous avons devant nous un modèle bien réussi : la Grèce, notre voisine.

La Grèce, elle aussi, avait connu une période noire de sept ans, entre 1967 et 1974. Elle avait surtout connu la terreur d'Etat sous sa forme la plus cruelle. Ceci ne fut pas l'unique raison qui m'incita à transposer le thème de *Impasse* dans un cadre hellénique. La Grèce était aussi le pays d'un peuple qui était parvenu à mettre fin à cette période noire, à instaurer la démocratie, à en assurer le fonctionnement par l'établissement d'institutions adéquates et surtout à supprimer la torture et l'oppression. Lors de l'amnistie, ces dernières ne furent pas employées lors du jugement des coupables de cette période noire. Ainsi, le choix de la Grèce fut un choix très important pour moi, m'offrant un modèle en fonction duquel je pouvais proposer une solution... Voilà les motifs de mon choix de la Grèce comme lieu d'action pour ma pièce.

J'espère que le modèle grec entrera dans l'histoire mondiale de la démocratie au cours de l'année de la Paix mondiale en 1986 et y occupera une position privilégiée digne de donner l'exemple aux pays en voie de développement.

Tuncer Cucenoglu

## PREMIER ACTE

*Avant le lever de rideau, on entend du haut-parleur :*

Une voix masculine – Un coup d’Etat a eu lieu le 21 avril 1967 en Grèce. Papadopoulos et ses camarades ont réalisé ce coup d’Etat et se sont emparés du pouvoir. Le parlement a été dissous. Tous les partis ont été interdits. Un Gouvernement national a été formé. Comme mesure de dissuasion, trente mille personnes ont été arrêtées. Parmi elles se trouvaient des écrivains, des artistes, des professeurs, des ouvriers et des étudiants. La plupart ont été jugés innocents et ont été libérés. Toutefois, ils ont été opprimés et torturés.

*Un bruit de pas fermes et cadencés qui s’approchent et s’éloignent.*

Une voix féminine – Sept ans plus tard... Athènes... 1974...

*Au lever de rideau retentit un son de cloches... Tonnerre... Célika tourne le dos aux spectateurs. Elle a un pistolet à la main. Elle vérifie les balles et met le silencieux. Elle attend... Quand elle entend un bruit de pas, elle va près de la porte et tend l’oreille... On sonne... Elle attend... On sonne de nouveau...*

Lilika – C’est moi, ouvre !

*Célika ouvre vite la porte. Lilika entre.*

Célika – Vous êtes arrivés ?

Lilika – Il est en bas...

Célika – Comment est-il ?

Lilika – Je ne sais pas.

Célika – Il ne se doute de rien ?

Lilika – Je ne crois pas.

Célika – Et la voiture ?

Lilika – C’est sa propre voiture.

Célika – Il aurait pu venir en voiture officielle.

Lilika – C’est moi qui ai insisté pour qu’il prenne sa propre voiture.

Célika – Soit. Tu vois que j’ai bien fait d’apprendre à conduire !

Lilika – Oui, c’est vrai. Tout va se passer sans problèmes, n’est-ce pas ?

Célika – Pourquoi y aurait-il des problèmes ?

Lilika – Comme ça...

Célika – Tu es inquiète.

Lilika – Les soldats patrouillent dans le quartier.

Célika – Ils patrouillent toutes les nuits.

Lilika – Ils prennent des mesures de précaution.

Célika – Quelles mesures de précaution ?

Lilika – Ils veulent réprimer quelque chose.

Célika – Quoi donc ?

Lilika – Je ne sais pas.

Célika – Tu ne te rends pas compte des sottises que tu dis ? Tu crois qu’on prend des mesures de précaution à notre sujet ?

Lilika – Je ne suis pas en mesure de penser... J’ai connu la même inquiétude lors de notre rendez-vous au restaurant... J’avais l’impression que toutes les personnes qui se trouvaient autour de nous se comportaient comme si elles savaient tout.

Célika – Tout ?

Lilika – Que nous le conduirions ici...

Célika – Cesse de dire des sottises. Dis-moi, il a bu ?

Lilika – Oui...

Célika – Beaucoup ?

Lilika – Deux verres. Si je l’avais laissé faire, il aurait bu beaucoup plus.

Célika – Tu aurais dû le laisser boire...

Lilika – Mais il devait se mettre au volant après...

Célika – C'est vrai... Tu as bien fait ! Il pourra boire ici autant qu'il voudra... jusqu'à en crever ! Combien de temps va-t-il encore attendre en bas ? Que fait-il ?

Lilika – C'est moi qui lui ai dit d'attendre cinq minutes... Il montera quand j'aurai tiré le rideau et allumé la lumière...

Célika – Fais-lui signe de monter !

Lilika – Attends encore un peu... Au début, tout me paraissait si facile...

Célika – Et alors ?

Lilika – Quand le moment sera venu de passer à l'action, ce ne sera pas si facile que ça...

Célika, *l'interrompant* – Mais tu vois bien que tout se passe bien.

Lilika – Tu crois que ça va bien se passer jusqu'à la fin ?

Célika – Mais bien sûr que oui ! Tu n'as pas besoin d'avoir peur !

Lilika – Peur... Je ne peux pas m'empêcher d'avoir peur, Célika. C'est quelque chose de bizarre. Je ne peux pas le contrôler...

Célika – Toi, tu fais une petite Antigone bien réussie... On fera de toi une actrice professionnelle...

Lilika – Mais on n'est pas au théâtre maintenant... C'est autre chose...

Célika – On n'est pas au théâtre ?

*Elle rit.*

Regarde ! Il ne peut pas y avoir mieux que ça comme scène ! Nous allons jouer une pièce connue... Les acteurs en sont Célika, Lilika et Spanos... Allons, il est temps de commencer maintenant...

Lilika – Non, attendons encore un peu...

*On entend le tonnerre... Puis le silence revient...*

Pourquoi ne pas renoncer à nos plans, Célika... ?

Célika – Tu as perdu la tête ou quoi !

Lilika – Je pressens un malheur...

Célika – C'est trop tard pour faire marche arrière...

Lilika – Pourquoi donc ?

Célika – Nous avons presque atteint notre but et tu veux laisser tomber !

Lilika – J'ai peur et je ne peux pas m'en empêcher...

Célika – Tu avais peur aussi avant de paraître en scène... En fin de compte, qu'est-ce qui t'est arrivé... ? Tu as été très applaudi à ton entrée sur scène... Ce n'est pas vrai, dis-moi ?

Lilika – Je vais descendre et lui dire que ma sœur vient d'arriver... Il s'en ira...

Célika – Ah, pour toi, c'est donc si simple que ça ! Il s'en va, comme ça ! Ça fait sept ans que je rêve de ce moment, moi ! Ça fait sept ans que j'attends, tu comprends ! J'ai pensé à tout, jusque dans le moindre détail. Tu veux que j'étouffe ce désir de vengeance que je porte en moi depuis des années... qui a grandi comme un enfant dans le ventre de sa mère... Non, je ne peux pas... Il faut que l'injustice soit punie... Et celui qui l'a commise ne peut pas se promener dehors comme ça, sans qu'on lui demande son compte... Il faut remettre les choses en ordre... Justice doit être faite ! Il ne peut pas en être autrement ! Lilika, tu es ma sœur... tu veux que je permette qu'on te fasse du mal ?

Lilika – Non, bien sûr que non...

Célika – Alors pourquoi as-tu peur ? Fais ce que je t'ai dit, tu n'as pas besoin d'avoir peur. Fais ce que tu as à faire. Ce n'est pas plus compliqué que ça. Si tu ne veux pas le faire, alors c'est moi qui vais descendre, lui faire sauter la cervelle et lui épargner le jugement.

Lilika – On t'arrêtera...

Célika – Peut-être bien qu'ils me feront même sauter la cervelle à moi aussi... Alors que si on le fait monter, on pourra tout arranger comme si...

Lilika – Et s’il se doute de quelque chose ? S’il comprend qu’il y a quelque chose de pas normal ?

Célika, *montrant son pistolet* – Ça ne fait pas de bruit... Mais je ne crois pas que auras à t’en servir. Rien ne va arriver... Nous avons tout organisé. Nous avons prévu toutes les difficultés. Combien de fois avons-nous répété la scène... ? Mouvement après mouvement... comme un bon joueur d’échecs... Après chaque attaque, nous avons calculé toutes les contre-attaques possibles et imaginables. Nous avons une solution pour chacune d’entre elles. Tu vois, nous avons pris toutes nos précautions... Allons, tire un peu le rideau... Allume la lumière et attends... Il va monter... Tu es une fille charmante... Il n’a qu’une idée en tête, maintenant... Monter et coucher avec toi, le plus tôt possible... (*Voyant qu’elle tremble...*) Il ne te possédera jamais. Jamais. Parce que tout se déroulera comme prévu... Maintenant, tire le rideau... Allez...

*Lilika tire le rideau de la fenêtre.*

Il faut que tout marche bien.

Lilika – D’accord.

Célika – N’oublie pas de le questionner sur son fils.

Lilika – Bon, si tu veux, mais pourquoi devons-nous avoir absolument recours à ce moyen... ?

Célika – C’est notre plus grand atout... Entendu ? Ça va ?

Lilika – Je crois que oui.

Célika – Allez, au travail...

*Elle va dans la chambre. On l’entend fermer la porte à clé derrière elle. Lilika tire le rideau.*

*Alors qu’elle s’apprête à allumer la lumière, Célika ouvre la porte et va vers elle.*

*(Inquiète.)* Nom de Dieu ! Nom de Dieu ! Il s’en est fallu de peu pour que je l’oublie.

*Elle prend le pistolet qui était sur la table et retourne dans la chambre... Lilika allume la lumière... On entend un bruit de pas... On sonne... Lilika ouvre la porte avec anxiété.*

*Spanos, un autoradio à la main* – A vrai dire, je commençais à désespérer...

Lilika – Pourquoi donc ?

Spanos – J’ai cru que ta sœur était arrivée. (*Voyant que la jeune fille regardait ce qu’il tenait à la main.*) Les environs sont déserts ici... Quelqu’un pourrait se servir.

Lilika – Je ne comprends pas.

Spanos – C’est-à-dire que pour qu’on ne me le vole pas... On vole beaucoup ces temps-ci... Je fais attention.

*Lilika lui prend l’autoradio des mains et le pose sur la table. Puis elle le débarrasse de son pardessus qu’elle pend au portemanteau.*

Spanos – Il n’y a pas de pantoufles chez toi ?

Lilika – Tu peux entrer avec tes souliers.

Spanos – Je vais salir.

Lilika – Ça ne fait rien.

*Spanos se frotte les chaussures sur le paillason.*

Spanos – Moi, si je pouvais, j’enlèverais mes chaussures même au bureau. Quand j’ai les chaussures au pied, j’ai toujours l’impression d’être dans la rue.

Lilika – Alors enlève-les si tu te sens plus à l’aise déchaussé...

Spanos – Ma jambe est engourdie... par l’attente...

*Il s’assied en riant.*

Vous avez un joli appartement.

Lilika – Il n’est pas mal.

Spanos – Mais vous habitez très loin.

Lilika – Il y a un arrêt d’autobus à cent mètres d’ici... Nous avons un autobus toutes les demi-heures.

Spanos – C’est quand même loin.  
Lilika – Mais nous ne payons pas cher le loyer.  
Spanos – Si vous louiez un appartement proche du centre, ce ne serait pas mieux pour vous ?  
Lilika – Oui, bien sûr, mais il n’y a pas d’appartement bon marché dans le centre.  
Spanos – L’économie des frais de transport ne compenserait-elle pas la différence ?  
Lilika – Nous avons fait les calculs... C’est plus économique comme ça.  
*Spanos se rend compte que Lilika est anxieuse.*  
Spanos – Tu es bizarre... Tu as quelque chose ?  
Lilika – Moi ? Bizarre ? Comment ça ?  
Spanos – Oui, oui... Tu es nerveuse... Qu’est-ce qu’il t’arrive ?  
Lilika – Jusqu’à présent, je n’avais jamais amené personne dans cet appartement. Ça doit venir de ça.  
Spanos – Peut-être.  
Lilika – Pourquoi dis-tu peut-être ? Tu ne me crois pas ?  
Spanos – Si, je te crois. Qui habite à l’étage du dessus ?  
Lilika – Quel étage du dessus ?  
Spanos – Cet immeuble n’a-t-il pas un étage au-dessus de celui-ci ?  
Lilika – Un vieux couple.  
Spanos – Ils n’allument pas leurs lumières.  
Lilika – Ils ne sont pas chez eux, probablement... Je crois qu’ils sont allés voir leurs enfants. Parfois, ils y passent la nuit.  
*Sirène d’ambulance.*  
Lilika – Veux-tu que j’allume le poêle ?  
Spanos – Non...  
Lilika – Le temps s’est rafraîchi.  
Spanos – Si tu veux, allume-le, j’ai l’impression que tu as froid.  
Lilika – J’ai eu un frémissement.  
Spanos – Il pleut... Ça doit venir de l’humidité.  
Lilika – Si tu me le permets, je vais passer dans la cuisine. Tout est prêt.  
*Elle sort. Spanos se promène. Il veut ouvrir la porte de la chambre. Lilika entre un plateau à la main.*  
Spanos, *indiquant la chambre de la tête* – C’est ta chambre ?  
Lilika – C’est la chambre de ma sœur. Moi, je couche ici.  
Spanos – Cette nuit aussi ?  
Lilika – Oui.  
Spanos – Toute seule ?  
Lilika – Tu me fais rougir...  
Spanos – Pourquoi ici et pas dans la chambre ?  
Lilika – Ma sœur est quelqu’un de très ordonné. Elle se fâche si l’on rentre dans sa chambre. *(Elle fait semblant d’essayer d’ouvrir la porte de la chambre.)* Regarde, elle l’a encore fermée à clé.  
Spanos, *sortant un trousseau de sa poche* – Si tu veux, ouvrons-la.  
Lilika – Non, non...  
Spanos – Mais pourquoi ?  
Lilika – Il n’y a aucune raison pour l’ouvrir...  
Spanos – Je voulais la voir.  
Lilika – Ma sœur se fâcherait contre moi.  
Spanos – Comment se rendra-t-elle compte que nous l’avons ouverte ?  
Lilika – Ce n’est pas plus intime comme ça ?  
Spanos – Tu as peur de ta sœur...

Lilika – En vérité... Ce n'est pas de la peur... D'après moi, c'est plutôt du respect...

Spanos – Ah bon ! Du respect...

Lilika – Elle fait tout pour que je fasse mes études...

Spanos – Si elle arrivait...

Lilika – Je l'ai accompagnée moi-même à l'autobus... Elle reviendra au plus tôt dans trois jours... Tu veux de l'eau ?

Spanos – Non merci... Tu as pensé à tout...

Lilika, *échappant habilement aux baisers de l'homme* – Oui, j'y pense... Mais pas question de se dépêcher...

Spanos – Je ne me dépêche pas.

Lilika – Toute la nuit nous appartient, n'est-ce pas ?

Spanos – Oui.

Lilika – Dans ce cas-là...

*Ils portent un toast.*

Spanos – Votre intérieur est très joli. Surtout les meubles...

Lilika – Je t'ai dit que ma sœur travaille dans un grand magasin de meubles... Je vais te révéler un secret. Ce sont des meubles qui ont des petits défauts. Alors ils les vendent aux employés...

Spanos – Où sont les défauts ? Ils ne se voient pas... Alors... ?

Lilika – Je t'ai dit qu'ils les vendent. Ils ne les donnent pas gratuitement.

Spanos – A crédit ?

Lilika – Oui, à crédit.

Spanos – C'est bien, ça !

Lilika – Qu'est-ce qui est bien ? A court terme, tu as l'impression d'acheter gratuitement. Mais à long terme, les choses changent un peu. Ma sœur a dépensé près de la moitié de son revenu annuel pour ces meubles.

Spanos – Vous n'avez pas de télévision ?

Lilika – Nous n'en n'avons pas acheté.

Spanos – D'après moi, ils vous en faut une. Moi, j'aime beaucoup la télévision. Emissions, feuillets, films... Ça divertit.

Lilika – Nous n'en n'avons pas acheté parce que, quand on en a une, on passe tout son temps à la regarder. Moi, il faut que j'étudie...

Spanos – Bon.

*Il se dirige vers la bibliothèque.*

Des livres... et des livres... et des livres... Les livres ne t'empêchent pas de te concentrer sur ton travail ?

Lilika – La lecture me détend.

*Spanos prend un livre sur l'étagère.*

Spanos – *La Baleine blanche*... C'est quel genre de livre ?

Lilika – Un beau livre.

Spanos – L'as-tu lu ?

Lilika – Pourquoi me demandes-tu ça ?

Spanos – Il est très épais... Et les caractères sont très petits. Où trouves-tu la patience pour lire comme ça, c'est étonnant ! Tes yeux ne te font pas mal ?

Lilika – Mais non, j'ai lu ce livre avec plaisir, et même trois fois, d'ailleurs.

Spanos – Trois fois ?

Lilika – Si tu le lisais, toi aussi tu l'aimerais.

Spanos – Quel en est le thème ?

Lilika – Il y a un capitaine... Son seul but, c'est de trouver la baleine blanche qui lui a arraché la jambe et...

Spanos – Et quoi ?

*Le son d'un sifflet retentit trois fois de suite.*

Lilika – De la tuer.

Spanos – Et c'est ce que raconte le livre du début à la fin ?

Lilika – Eh oui.

Spanos, *pour faire l'intéressé* – Probablement quelque chose de sensé.

Lilika – Toi, tu ne lis jamais ?

Spanos – A vrai dire, non. Les livres me paraissent... comment dirais-je... inventés. La plupart racontent des choses imaginaires... En vérité, je n'ai pas le temps. Oblomov... Goncarov... Happola ! L'auteur est russe ?

Lilika – Comment tu l'as compris ?

Spanos – Tu sais, avec un nom qui se termine par « ov »... Il n'est pas interdit par la censure, au moins ?

Lilika – Mais non, on le vend partout...

Spanos – Lénine a-t-il fait une remarque au sujet de ce livre ?

*Il lit quelques mots.*

Peut-être bien que c'est un livre interdit ! Mais je suis là. Il ne t'arrivera rien. Je t'apporterais la liste des livres interdits par la censure. N'oublie pas... Lénine a dépossédé tous les paysans de leurs terres. Il a aussi confisqué les usines à leurs propriétaires. Et à qui les a-t-il données ? A l'Etat ! C'est-à-dire qu'il a fait de l'Etat le patron de tout ça. Tout le monde est devenu esclave. Tous travaillent comme des ânes, mais ne mangent pas à leur faim, ils dorment debout. C'est affreux, n'est-ce pas ? Nos commis aussi rêvaient de ça. Heureusement que notre peuple a fait la révolution !

Lilika – Tu as dit « commis » ?

Spanos – Oui, tu ne sais pas ce que ça veut dire ? Communiste... Nous les appelons « commis »... Tu ne t'intéresses donc pas à la politique ?

Lilika – Non, je dois travailler beaucoup pour mes études.

Spanos – Heureusement que la jeunesse d'aujourd'hui se forme comme toi. Elle consacre son temps aux études.

Lilika – Tu crois que c'est bien, ça ?

Spanos – Bien sûr que oui. Tu aurais dû voir comment c'était avant la révolution ! Les ouvriers et surtout les étudiants étaient « commis » ou supporters de « commis ». Ils travaillaient tous pour les « commis » consciemment ou inconsciemment. Le pays se trouvait au bord du gouffre.

*On entend le bruit d'une voiture dehors. Spanos va à la fenêtre et regarde.*

Lilika – Mais maintenant tout est rentré dans l'ordre, n'est-ce pas ?

Spanos – Non. Les « vendus » poursuivent leurs activités clandestinement. Dès qu'ils en auront l'occasion, ils reprendront leurs activités destructrices. Mais ils oublient une chose : il n'est pas possible de faire marche arrière. Parce que la façon de penser des gens a changé en sept ans. La seule carence de la jeunesse provient de l'éducation... Education, éducation, éducation... Le jour où la jeune génération aura au vrai sens du mot « Mégalo-Idéa », beaucoup de choses trouveront leur solution. Mégalo-Idéa.

Lilika – Mégalo-Idéa ?

Spanos – Oui ! Mégalo-Idéa.

*On entend le bruit de pas cadencés d'un groupe de combat.*

La jeunesse est un feu qui brûle... Si tu en orientes bien la flamme, tu chauffes l'eau et tu te chauffes. Si tu la laisses libre, elle brûle tout, même toi, dans un grand incendie. Il faut donner un objectif à cette jeunesse. Regarde Istanbul, regarde Izmir ! Pourquoi les endroits qui hier encore nous appartenaient ne nous appartiennent plus ? Je crois que tu ne m'écoutes pas...

Lilika – Je t’écoute avec beaucoup d’intérêt, même. Je crois que la question de Chypre est une question très actuelle et difficile.

Spanos – Tout finira bien, très bien. Nos responsables savent ce qu’ils font. Le cheval de Troie est rempli d’officiers et de soldats. Bientôt, Chypre nous appartiendra complètement. Tant de sang a coulé pendant la guerre d’Indépendance. Ce sang n’a-t-il pas arrosé la terre pour que nous vivions ensemble en partageant la même île, fraternellement ? Tu ne bois pas ?

Lilika – Si, je bois.

*Elle vide son verre dans le pot de fleurs à côté d’elle. Spanos prend un nouveau livre sur l’étagère et lit.*

Spanos – Barbara Cartland. Ça, c’est quel genre de livre ?

Lilika – C’est un roman d’amour.

Spanos – C’est pornographique ?

Lilika – Non, un roman d’amour comme les autres...

Spanos – Je trouve ça bien.

Lilika – Quoi donc ?

Spanos – Dans la vie de l’homme, deux choses comptent : l’argent et l’amour.

Lilika – Que choisirais-tu des deux ?

Spanos – Peut-être bien que je te choisirais !

Lilika – C’est vrai ?

Spanos, *s’approchant* – Pourquoi te mentirais-je ?

*Dehors, le bruit du tonnerre.*

Lilika – Tu te presses encore ?

Spanos – Je t’adore... Tu es si mûre pour ton âge...

Lilika – Toi, tu te presses trop pour ton âge ! Tu me donnes l’impression de vouloir obtenir le plus vite possible ce que tu veux pour t’en aller après.

Spanos – Qu’est-ce qui te fait dire ça ?

Lilika – On dit que tous les hommes sont comme ça. Leur passion ne dure que jusqu’à ce qu’ils atteignent leur but...

Spanos – Tu en sais des choses ! Mais moi, je ne suis pas de ce genre...

Lilika – J’espère que tu ne leur ressembles pas. Tu es déjà monté à cheval ?

Spanos – A cheval... tu veux dire...

Lilika – Oui.

Spanos – Alors oui, je suis déjà monté à cheval.

Lilika – Es-tu déjà monté sur un de ces chevaux sur lesquels on monte pour la première fois ? Tu sais, ils sont nerveux, indociles, effarés... Ils ne faut pas les effaroucher, au contraire, il faut les calmer, les rendre dociles...

Spanos – Vraiment, tu en sais des choses !

Lilika – Tu sais, si tu les traites mal, ils te jettent par terre.

Spanos, *taquin* – Alors, je remonterai de force.

Lilika – Dans ce cas-là, ce genre de cheval te montrera la porte de l’étable.

Spanos – Et si je ne sors pas ?

Lilika – Il faudra bien que tu en sortes tôt ou tard, en tout cas... Et tu auras perdu la chance de rentrer de nouveau.

Spanos – C’est une réponse bien sage.

Lilika – Je vais te poser une autre question. Que fais-tu quand tu montes dans la voiture le matin ?

Spanos – Ce que je fais ? D’abord, je contrôle l’huile du moteur et l’eau de la batterie. Puis je mets le moteur en marche. J’attends un peu qu’il chauffe. Et puis...

Lilika – Tu passes la vitesse et tu accélères, n’est-ce pas ? Attendons que le moteur chauffe, d’accord ?

Spanos – Tu m’excites... Petite diablesse que tu es ! (*S’éloignant.*) Je souhaiterais que... Je souhaiterais que...

Lilika – Tu souhaiterais que... ?

Spanos – Si nous pouvions être ensemble, toi et moi...

Lilika – Nous le serons sans doute tant que tu voudras.

Spanos – Je veux que ce soit pour toujours.

Lilika – Est-ce possible de ton côté ?

Spanos – Pourquoi cette question ?

Lilika – Tu es marié.

Spanos – Le fait que je sois marié ne constitue pas un obstacle.

Lilika – Ecoute, nous devons discuter ouvertement et clairement de notre situation.

*Ils portent un toast.*

Pour moi, faire ta connaissance a été un pur hasard. Tu déjeunais dans un restaurant. Tu paraissais sûr de toi. Tu avais l’air de te foutre de tout.

Spanos – A ce qu’on voit, tu m’as bien observé.

Lilika – Je t’ai aimé dès que je t’ai vu... « C’est juste l’homme que je cherche », me suis-je dit. Mais quand j’ai aperçu la bague à ton doigt...

Spanos – C’est une bague que je n’aime pas et à laquelle je ne peux pas m’habituer. Une vie conjugale que je mène avec une femme que je ne pourrai pas aimer. Une sale vie...

Lilika – Moi, si j’étais mariée avec toi, je te suivrais partout comme ton ombre, pas à pas, je ne te lâcherais pas d’une semelle.

Spanos – Alors je ne pourrais pas travailler.

Lilika – Tu travaillerais. Je viendrais te voir à toute heure dans la journée. Peut-être que je te dérangerais mais je ferais tout pour te rendre heureux. Je t’adorerais.

*Elle met le magnétophone en marche. Spanos se laisse emporter par le rythme de la musique*

Spanos – Tiens ! Qui suis-je donc vraiment ? Je n’en sais rien !

Lilika – Il y a quelque chose que je n’arrive pas à comprendre. Comment as-tu pu épouser une femme que tu n’aimes pas ?

Spanos – Ne te tracasse pas à ce sujet !

Lilika – Nous ne devons rien nous cacher l’un à l’autre.

Spanos – Puisque tu m’acceptes ainsi.

*Silence.*

J’avais un collègue... Nous travaillions dans le même corps de garde... « Ton repassage, ton linge, tes repas... Marie-toi », m’a-t-il dit. Elle était plus âgée que moi. D’une dizaine d’années... Mais elle était riche. Elle avait trois appartements. La beauté n’avait aucune importance. Ce que je cherchais chez une femme, c’était la beauté morale et l’honneur. De plus, elle m’aiderait à faire mes études supérieures... Puis...

Lilika, *baissant le volume de la musique* – Et puis...

Spanos – Et puis je me suis retrouvé dans l’église, à la cérémonie du mariage. Certains disent que la robe de mariée va bien à toutes les femmes. S’ils étaient venus à notre mariage, ils auraient changé d’avis. Quand nous sortions, le soir, parfois elle prenait mon bras et j’en mourais... Quelquefois, elle me tenait par la main... J’en avais honte. J’aurais voulu disparaître sous terre. Un jour, un homme dont je venais de faire la connaissance m’a dit en montrant ma femme : « Votre mère est très jeune ». Je n’ai pas trouvé la force de dire que c’était ma femme. Je ne pouvais pas le dire. En fait, c’est une femme honnête. Elle est condamnée à être honnête. Elle n’a pas de chance car aucun homme ne la regarde.

Lilika – Tu m’as choisie parce que je suis belle ?

Spanos – Non, tu sais, je peux parler avec toi...

Lilika – Et puis...

Spanos – Et puis mon fils est né... Mon fils.

*Silence.*

Mais je n'arrivais pas à m'habituer à ma femme. J'avais commencé à jouir des opportunités qui m'étaient offertes dans le cadre de ma profession. Je pouvais aller dans les bars et dans les boîtes de nuit. Je me liais d'amitié et avais des relations avec certaines femmes que j'y rencontrais... Cependant, j'aimais beaucoup mon fils. Puis je me suis ressaisi, j'ai eu la possibilité de faire des études supérieures... En fin de compte, le mariage m'a donné un fils et une situation professionnelle.

Lilika – Mais tu ne t'acquittes pas de tes devoirs conjugaux. Et de temps en temps tu es de service la nuit.

*Spanos rit.*

Spanos – C'est normal. Pour pouvoir être avec toi, j'ai dit à ma femme que j'étais de service cette nuit.

Lilika – Après tout ce que tu viens de me raconter, je ne t'en aime que davantage, crois-moi. Tu es sincère... Tu sais, je suis encore étudiante. Je m'efforce de faire mes études avec l'aide de ma sœur. Je sais ce que je veux. Je suis intelligente. Tu m'as vraiment beaucoup plu. Sans rien attendre de toi, je veux être avec toi, de temps à autre. Mais je n'ai qu'un seul désir...

Spanos – Dis-moi.

Lilika – Sois toujours correct envers moi.

Spanos – Ne suis-je pas correct ?

Lilika – Ne te force pas à vouloir l'être. Ne me cache rien.

Spanos – Qu'est-ce que je t'ai caché ?

Lilika – Je ne dis pas que tu m'as caché quelque chose.

Spanos – Et alors ?

Lilika – Je veux être avec toi à condition de ne pas bouleverser ta vie.

Spanos – Bon.

Lilika – Personne ne doit savoir que nous avons une relation. Ne ressentons pas le besoin de nous vanter.

Spanos – D'ailleurs, à qui le dirions-nous, de toute façon ?

Lilika – J'ai encore une chose à te demander : ne pense pas que je suis une mauvaise femme.

Spanos – Je ne comprends pas.

Lilika – Ne pense pas que, parce que j'ai invité chez moi un homme que j'ai rencontré comme ça par hasard, après ne l'avoir vu que trois fois, je suis donc une prostituée.

Spanos – Pourquoi est-ce que je penserais ça ? C'est moi qui ai insisté pour venir ici.

Lilika – Mais je t'en ai donné la possibilité.

Spanos – Je ne comprends pas.

Lilika – Ne t'ai-je pas dit que ma sœur partirait en voyage pour quelques jours et que je serais seule ? J'ai honte !

Spanos – Mais nous ne pouvions pas aller dans un hôtel. On aurait pu y rencontrer quelqu'un qui nous connaît. C'est moi qui t'ai forcée à dire oui. Ecoute, tu n'as aucune raison de te sentir coupable. Ne te rends pas responsable !

Lilika – Vraiment ?

Spanos – Bien sûr. Sommes-nous venus au monde pour nous sentir responsables ? Par ailleurs, si nous devons nous sentir responsables, alors ceci doit être valable pour tout le monde. Qui d'entre nous n'a pas vécu de repentirs, fussent-ils petits ? Qui ne s'est jamais rendu responsable ? Où ai-je lu une fois... (*Il réfléchit mais ne parvient pas à se rappeler.*) L'auteur écrivait la chose suivante : « Si tous ceux qui ont commis une faute passaient le reste de leurs jours avec ce sentiment de culpabilité, alors le monde entier devrait souffrir de repentir en ce moment. » Chacun ne s'efforce-t-il pas d'être juste, en dépit des comportements les plus mauvais et regrettables ? Les notions du bien et du mal, les jugements ne changent-ils pas avec le temps ? Nous vivons dans un monde si complexe que ce que nous avons dit de

faux hier est juste aujourd'hui. Ou bien ce qui hier encore était juste est faux aujourd'hui. Alors pourquoi devrions-nous nous sentir coupables ?

Lilika – J'ai l'impression que tu m'as menti.

Spanos – A quel sujet ?

Lilika – Tu m'as dit que tu ne lisais pas. Moi, je crois au contraire que tu lis beaucoup.

Spanos – Moi ?

*Il prend un journal.*

Dans le cadre de mon travail, je dois lire au moins les quotidiens.

*Il tourne les pages avec vivacité comme s'il allait les déchirer.*

Qu'est-ce que je lirais ? Pourquoi je lirais ? Ce qui est écrit ou dit est tellement partial ! Je ne comprends pas comment tu peux penser que je lis beaucoup !

Lilika – Qu'est-ce que j'en sais, moi ? Tu parles bien, c'est tout !

Spanos – Je crois t'avoir dit que j'ai quarante-cinq ans.

Lilika – J'avais compris que tu étais un homme comme ça. Je l'ai deviné en te voyant.

Spanos – Moi, je ne m'étais pas rendu compte que tu étais comme ça !

Lilika, *comme si elle était vexée* – Tu veux dire que je ne suis pas attirante ?

Spanos, *avec sincérité* – Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Au contraire, tu es très belle ! (*Avec enthousiasme.*) Je peux te jurer que tu es la plus belle femme que j'aie jamais rencontrée !

*Lilika s'éloigne en voyant qu'il veut l'embrasser.*

Lilika – Tu ne bois pas ?

Spanos – Tu es très attirante.

*Il boit.*

Tu es très belle !

Lilika, *remplissant de nouveau son verre* – Je veux que tu sois soûl, comme ça tu ne me verras pas nue !

Spanos – A quoi bon alors ?

Lilika, *faisant semblant d'avoir honte* – Mais, tu sais, je suis très timide !

Spanos – Tu as tout ce que la nature pouvait te donner pour être belle.

Lilika – Un beau jeu, n'est-ce pas ?

Spanos – Quel jeu ?

Lilika – Je ne te plais pas ?

Spanos – Tu as dit « jeu ». Qu'est-ce que tu veux dire ?

Lilika – Dis toujours que je te plais, que je te plais beaucoup !

Spanos – Je te le dis. Tu as dit « jeu » ?

Lilika – Notre relation est comme un beau jeu. Comme un rêve... Comme c'est beau d'être avec toi !

*Elle lui prend la main et le fait lever de la chaise.*

Tu ne veux pas danser avec moi ?

*Ils dansent. Spanos n'y réussit pas très bien. Il s'efforce de suivre la fille.*

Spanos – Tu es très jolie.

Lilika – Vraiment ?

Spanos – Tu es extraordinaire !

Lilika – Quelles parties de mon corps te plaisent le plus ?

Spanos – Ton nez... tes lèvres... tes yeux... tes jambes...

Lilika – Qui sait à combien de femmes tu as dit la même chose ?

Spanos, *avec sincérité* – Je n'ai jamais été avec quelqu'un comme toi !

Lilika – Tu n'as pas répondu à ma question.

Spanos – Laisse tomber.

Lilika, *faisant semblant d'être jalouse* – Comment puis-je laisser tomber la question des femmes avec lesquelles tu as couché !

Spanos – Les danseuses de seconde catégorie, les chanteuses de cinquième... Laisse-les toutes tomber. Elles ont été les erreurs de ma vie, comme ma femme.

Lilika – Ne parle plus de ta femme, ça me rend nerveuse ! Parce qu'elle te cause du chagrin. Mon petit homme malheureux... Je me sens forte près de toi. Tu es un homme très fort.

Spanos – Appelle-moi « mon mâle » !

Lilika – Mon mâle.

Spanos – Dis mon nom ! Mon nom !

Lilika – Spanos !

Spanos – Encore, encore, encore...

Lilika – Spanos, Spanos, Spanos ! Tu vas me briser les os ! Laisse-moi !

Spanos – Tu m'excites ! Assez ! Je veux dire...

Lilika, *s'échappant adroitement* – Tu n'enlèves pas ton veston ?

Spanos – Mon veston ?

Lilika – Tu t'échauffes !

*En enlevant le veston de l'homme, elle touche comme par hasard son pistolet qu'il porte sous le bras.*

Et ça ?

Spanos – Ça te dérange ?

Lilika – Un fer froid entre nous. Est-ce nécessaire ?

*Spanos enlève aussi son pistolet.*

Lilika – Il est chargé ?

Spanos – S'il ne l'est pas, pourquoi le porter alors ?

Lilika – Les armes me font très peur.

Spanos, *dirigeant le pistolet vers la jeune fille* – Ça te fait si peur que ça ?

Lilika – Baisse-le !

*Le tonnerre retentit.*

Spanos – Je suis venu ici cette nuit pour te tuer.

Lilika – Je t'en prie ! Je t'en prie !

Spanos – Mais pas avec un pistolet... Dans le lit... Tu as vraiment eu peur ? Qu'est-ce qu'il y a ? Ressaisis-toi !

Lilika – Je n'ai rien !

Spanos – Tu sais, je suis un tireur d'élite ! Ce n'est pas pour me vanter mais je touche tout même à une bonne distance...

Lilika – Je ne savais pas.

Spanos – Un tas de décorations... des médailles et des médailles...

Lilika – Au fond, c'est normal. Il y a vingt ans que tu le portes.

Spanos – Mets ce verre là-bas !

Lilika – Qu'est-ce que tu vas faire ?

Spanos – Ecoute, les environs sont déserts. En venant ici, je n'ai pas vu âme qui vive... Je mettrai le verre en pièces d'un seul coup de pistolet.

Lilika – Mais tu es fou !

Spanos – Allez... Une seule fois ! Personne n'entendra rien !

Lilika – Je crois que tu es devenu fou !

Spanos – Ne blesse pas mon orgueil !

Lilika – Ça va causer un scandale ! Ne bois plus. Tu es soûl !

Spanos – Je ne suis pas soûl !

Lilika – Si, tu es soûl !

Spanos – Je ne me soûle pas si vite !

Lilika, *lui tendant le verre* – Alors bois !

*Spanos vise le verre que Lilika lui tend. Elle abaisse le bras de l'homme.*

Spanos – Donne-moi à boire, mon ange ! Donne-moi à boire ! Je boirais tout de ta main !

Lilika, *faisant semblant de boire* – Tu as déjà tué quelqu'un, je veux dire par nécessité ?

Spanos – Peut-être.

Lilika – Je crois que tu n'en est pas si sûr... Pourquoi tu dis « peut-être » ?

Spanos – Pense à un médecin. Il fait une opération. Quel est son but ? Qu'après l'opération, le patient se relève en bonne santé, n'est-ce pas ? Imagine que malgré tous les efforts, le patient ne puisse pas être sauvé. D'après toi, est-ce que le médecin l'a tué ?

Lilika – Mais si le médecin avait l'intention de tuer le patient ?

Spanos – Aucun médecin ne tue son patient.

Lilika – Tu dis qu'il ne le tue pas ?

Spanos – Non, il ne le tue pas. On n'a jamais vu un médecin tuer intentionnellement un patient blessé d'une balle ou dans un accident de la circulation. Attends. Et si le malade entreprend de tuer le médecin, dans ce cas-là, tout change, naturellement...

Lilika – C'est-à-dire que si le médecin tue le patient parce qu'il a été plus rapide que ce dernier et qu'il a supposé que celui-ci le tuerait, pour toi, ça, c'est normal ?

Spanos – Non, je veux dire que s'il en avait la certitude, oui, ce serait normal, pas s'il ressentait seulement de l'inquiétude...

Lilika – Mais si le patient ressentait la même chose ?

Spanos – Je ne comprends pas.

Lilika – Je veux dire, si le patient se défendait parce qu'il croyait que le médecin allait le tuer...

Spanos – C'est quand même peu probable... Parce qu'un médecin est tout de même plus en mesure de faire vivre ou de tuer qu'un simple citoyen.

Lilika – Alors tu veux dire que, dans ce cas-là, le meurtrier n'a aucun motif pour se sentir menacé. En d'autres termes, tu veux dire qu'il n'a aucune raison de tuer, c'est ça ?

Spanos – D'où sors-tu tout ça ?

Lilika – Nous ne faisons que bavarder, c'est tout !

Spanos – Tu me fais tourner la tête. J'en ai assez. Un homme et une femme ont beaucoup de choses à se dire et à faire ensemble... Mais mourir... tuer... La politique... Tout cela n'a rien à voir avec nous !

*Il réfléchit.*

Mais si tu veux savoir si j'ai tué quelqu'un, c'est autre chose... Il m'est arrivé de ne pas avoir pu sauver un coupable en tant qu'agent de sécurité... D'ailleurs, que les insurgés et ceux qui ne peuvent pas s'adapter à l'ordre établi vivent ou non est une question qui ne m'intéresse pas. Parce qu'ils doivent assumer les conséquences de leur comportement. Mais ne discutons pas de tout ça maintenant, tu veux...

*Il prend la jeune fille par la main, la fait lever et ils commencent à danser.*

Lilika – Te voilà de nouveau bien pressé.

Spanos – Non, non.

Lilika – Toute la nuit ne nous appartient-elle pas ?

Spanos – Si.

Lilika – Tu trébuches, tu vas me renverser !

Spanos – Non.

Lilika – Ah, tu m'as marché sur le pied.

Spanos – Je t'ai fait mal ?

Lilika – Un peu.

Spanos, *asseyant doucement Lilika dans un fauteuil* – Je ne sais pas très bien danser. Je n'ai dansé que très rarement dans ma vie. La première fois, c'était le jour de mes noces. C'est la

coutume que les jeunes mariés dansent. Alors, nous avons rempli cette tâche. Ecoute bien ça... Il paraît que si la mariée marche sur le pied de son époux, elle le dominera toute sa vie. Tu comprends, elle m'a marché sur le pied. Non, en vérité, elle l'a écrasé, écrasé avec son talon. Pourquoi ça ? Pour me dominer toute sa vie ? Eh bien elle s'est trompée ! Regarde, je suis toujours de service de nuit... Désormais, je monterai la garde toutes les nuits, je viendrai chez toi...

Lilika - Et si ta femme comprend par hasard que tu n'es pas de garde ?

Spanos – Ce n'est pas possible.

Lilika – Si elle t'appelle au bureau ?

Spanos – A une telle heure, en pleine nuit ?

Lilika – Pourquoi pas ? Je ne sais pas, moi ! Et si elle tombait malade ?

Spanos – Elle ne tombe jamais malade. Elle ne tombera jamais malade et ne mourra jamais ! Elle est toujours en pleine forme et il ne lui arrive jamais rien.

Lilika – Et ton fils ?

Spanos – Oui, mon fils ?

Lilika – Il rentre tous les soirs à la maison ?

Spanos – Il rentre tous les soirs. Il doit être à la maison maintenant. Pourquoi tu me poses cette question ?

Lilika – Ton fils te ressemble ?

*Il sort la photo de son fils de son portefeuille et la lui tend.*

Spanos – Regarde et décide de toi-même !

Lilika, *prenant la photo et la regardant* – Il est très beau.

Spanos – Tu trouves qu'il me ressemble ?

Lilika – Tout à fait... Il a beaucoup d'amies ?

Spanos – Mon fils... Il est unique dans le monde entier.

Lilika – Galant ?

Spanos – Je l'ignore. Comme père et fils, nous ne parlons jamais ouvertement de ces choses-là. Peut-être qu'il aime séduire les femmes. Peut-être qu'il a une relation avec une femme. Pourquoi tant de questions ?

Lilika, *lui rendant la photo* – A ce que je vois, ton fils est un jeune homme honnête. C'est agréable d'être le père d'un tel enfant.

Spanos – C'est vrai !... Il choisit bien ses amis. Il travaille bien aussi à l'université.

*Il essaie de l'embrasser.*

Lilika – Supposons qu'il ne soit pas rentré. Que ferait ta femme dans ce cas-là ?

Spanos - Tu es si différente ! Comme toi...

Lilika – Tu n'as pas répondu à ma question.

Spanos – A quelle question ?

Lilika – Tu ne m'écoutes pas !

Spanos – Je t'écoute.

Lilika – Alors, réponds à ma question !

Spanos – Qu'est-ce que tu m'as demandé ?

Lilika – Si ton fils ne rentrait pas, que ferait ta femme ?

Spanos – Toujours la même question !

Lilika – Supposons qu'il ne soit pas rentré. Ta femme t'appelle au bureau. Mais elle ne peut pas te joindre. Que fait-elle alors ? Elle apprend que tu n'es pas de service et te soupçonne, n'est-ce pas ?

Spanos – Pourquoi tu parles de mon fils, de ma femme ? Nous deux nous sommes ici... Tu es pleine d'imagination... Tu sais, tu ferais un bon agent !

Lilika – Pourquoi ça ?

Spanos – Parce que tu penses à tout ce qui peut arriver.

Lilika, *augmentant le volume de la musique* – Bon, passons... (*Déboutonnant la chemise de Spanos.*) Tu es beau.

*Elle fait un pas en arrière et le regarde de loin.*

Tu es comme une statue... Laisse-moi te regarder, de loin...

*Spanos rentre le ventre pour montrer un corps bien musclé.*

Allonge-toi là... Veux-tu te tourner ?

Spanos – Mais pourquoi ?

Lilika, *faisant semblant d'avoir honte* – Je veux me déshabiller tranquillement.

Spanos – Il n'y a pas de quoi avoir honte. Moi aussi, je veux te voir !

Lilika – Oui, mais tout à l'heure. Ne me regarde pas, je t'en prie.

*Spanos lui tourne le dos. La jeune fille comprend qu'il est ivre. Elle prend le pistolet. De par sa façon de le tenir, on voit qu'elle ne sait pas s'en servir.*

Ne me regarde pas. Ne me regarde pas !

*La porte de la chambre s'ouvre et Célika entre, un pistolet à la main. Elle arrête la musique.*

*Spanos tourne la tête lentement...*

Célika – Lève-toi.

Spanos – Qu'est-ce qui se passe ?

Célika – Je t'ai dit de te lever.

Spanos – C'est ta sœur ?

Lilika – Oui.

Spanos – Qu'est-ce qu'il y a ?

Célika – Tu vois ce que j'ai à la main, n'est-ce pas ? Il est muni d'un silencieux... Tu sais que les pistolets à silencieux font bien l'affaire... Sans aucun bruit... Tu comprends, n'est-ce pas ?

Spanos – Qu'est-ce qu'elle veut faire ?

Célika – Tu vas le voir. Je ne sais pas tirer aussi bien que toi. Mais, quand même, je peux te faire sauter la cervelle. Retiens bien ça et fais ce que je te dis.

Spanos – Mais je n'avais pas de mauvaises intentions !

Célika – Tu n'avais pas de mauvaises intentions ?

Spanos – Non, nous étions ici...

Célika – C'est ce que nous allons voir. Si tu fais un faux pas, je te jure que je te fais sauter la cervelle.

Spanos, *essayant de reconnaître sa voix* – Ta voix... ta voix... ta...

Célika – Tourne le dos. Je t'ai dit de tourner le dos ! Lève-toi ! Je t'ai dit de te lever. Marche en direction de la corbeille à journaux. Et surtout ne fais pas de bêtises ! Si tu fais quelque chose de travers, je te descends. Soulève-la. Je t'ai dit de la soulever.

*Il voit les chaînes. Il lâche la corbeille à journaux.*

Célika – Attache les chaînes à tes pieds. Dépêche-toi. Ne fais pas de bêtises ou je te fais sauter la cervelle. Dépêche-toi un peu. Ne perds pas de temps. Attache-les. Attache-les bien solidement. Allez !

*Spanos hésite un instant. Il est évident qu'il projette la contre-attaque. Célika tire.*

Spanos – Qu'est-ce qui se passe ?

Célika – Je n'ai pas tiré pour te toucher. Mais si tu t'attardes encore, je te tuerai. Je te le jure, je te tuerai. Attache-toi les pieds. Attache-les.

*Il passe les deux pieds à travers des chaînes.*

Boucle les menottes. Appuie, elles se fermeront. Appuie encore. Plus fort !

*Lilika s'approche de l'homme par-derrière. Juste au moment où elle tend les mains vers les menottes, Spanos l'attrape soudain par les cheveux. Il glisse progressivement sa main vers le cou de la jeune fille, et l'enlace en l'attirant vers lui.*

Spanos – Qu'est-ce qui se passe ? Que fais-tu ? Qu'est-ce que ça veut dire, tout ça ? Tu es folle ?

*Célika, étonnée, attend.*

Et maintenant, toi, écoute-moi. Surtout, n'essaie pas de tirer. Si tu fais une bêtise, je briserai le joli cou de ta sœur, tu comprends ? Pose ce pistolet ici. Pose... allons... Parlons.

*Comme il voit qu'elle ne lâche pas le pistolet, il serre le cou de Lilika.*

Tu crois que je plaisante, imbécile ? Tu vas me faire tuer ta sœur ! Pose le pistolet !

Célika – D'accord, je l'ai lâché... Ça ne suffit pas ?

Spanos – Quel est le problème ? Pourquoi tu m'as mis dans une telle situation ?

Célika – Lilika est ma sœur.

Spanos – Je sais. Je suis venu ici parce qu'elle m'a invité. Je ne savais pas que tu étais dans la maison. Et je n'avais pas de mauvaises intentions. Nous avons simplement bu. Ta sœur me plaît. Et même, je l'aime. Oui, je l'aime. Peut-être que je suis plus âgé qu'elle. Mais pourquoi ne pourrais-je pas l'aimer ? Je l'aime... Ouvre ces menottes... Ouvre ! Ouvre ! Est-ce un crime que de désirer ta sœur ?

Célika, *son étonnement s'efface* – Mais tu es marié.

Spanos – C'est possible. Mais je ne suis pas le premier homme qui noue une relation avec une jeune fille. Ouvre ces menottes...

Célika – N'est-ce pas naturel que je protège ma sœur ?

Spanos – Si... Ouvre ces menottes. Alors nous parlerons plus tranquillement. Je divorcerai de ma femme. Nous ne nous reverrons pas jusqu'à ce que je divorce. Tu comprends ? Je pars tout de suite. Ouvre ces menottes. Je m'habille et je pars. Pourquoi tu ne dis rien ? Je t'ai dit de les ouvrir ! Ouvre ! ! ! Tu m'énerves. Sinon je lui serre le cou. Ouvre !

Célika – Ne me le demande pas. Parlons ainsi.

Spanos – Je te dis : advienne que pourra, et je lui serre le cou. C'est une affaire de secondes. Tu vois, je suis fort.

Célika – Tu sais que si tu lui fais mal, tu ne sortiras pas vivant de cette maison, n'est-ce pas ?

*Elle entend sa sœur gémir.*

Je vais te dépecer avec le couteau à pain. Ne la serre pas ! Ne la serre pas !

Spanos, *il la lâche* – Si tu veux que rien ne lui arrive, libère-moi. Il le faut... Tu comprends ?

Célika – Oui.

Spanos – Si seulement je connaissais tes intentions. Ces chaînes... Tu avais bien calculé ton coup, j'ai l'impression. Laisse-moi partir. Séparons-nous amicalement.

Célika – Je te libérerai... Mais tu ne verras plus ma sœur.

Spanos – D'accord... d'accord... Je ne la reverrai plus.

Célika – Jusqu'à ce que tu divorces de ta femme.

Spanos – D'accord, je ne la reverrai plus.

Célika – Tu partiras tout de suite d'ici.

Spanos – Je partirai.

Célika – Donne-moi ta parole.

Spanos – Ma parole.

Célika – Ta parole d'homme.

Spanos – Je te le jure. Je partirai. Tout de suite.

*Célika pose l'arme. Elle sort les clés de sa poche. Spanos croit qu'elle va le libérer.*

Célika, *tendant les clés* – Et si tu m'attaques ?

Spanos – Quand ?

Célika – Une fois que je t'aurai libéré.

Spanos – Je te jure que je ne ferai rien. Je m'en irai tout de suite. Crois-moi.

Célika – Je ne vois aucune raison d'avoir confiance en toi.

Spanos – Ni toi ni moi n'avons le choix. Veux-tu que ta sœur meure ?

Célika – Bien sûr que non.

Spanos – Alors tu dois me libérer et l'affaire sera close. Si tu as une autre solution, tu peux toujours me la donner.

Célika – Je n'en ai pas.

Spanos – En vérité, on ne peut pas te reprocher de protéger ta sœur. Tu m'as l'air d'être une bonne fille. Mais moi je ne suis pas un mauvais garçon non plus. Vos meubles sont jolis. Cette fille a du goût, me suis-je dit à ton sujet. J'ai voulu faire ta connaissance. Mais ta sœur a dit que ce n'était pas le moment. N'en avons-nous pas parlé au restaurant ?

*Lilika acquiesce du regard.*

Célika – Tu dis que tu l'aimes et que tu peux la tuer en même temps ? Ce n'est pas contradictoire, ça ? Quel est ce genre d'amour ?

Spanos – Pourquoi serait-ce contradictoire ? Il s'agit d'une situation bizarre. Il faut que tu me libères d'abord...

Célika, *l'air de le croire encore* – Tu as raison. Je dois te croire. Tu es marié. Si jamais tu venais à raconter tout ça à droite et à gauche, moi, si jamais je rencontrais ta femme, je lui raconterais ta relation avec ma sœur dans son intégralité.

*Célika s'approche. Elle fait semblant de tendre la clé à Lilika. Spanos tient toujours la jeune fille mais se détend, quelque peu soulagé. Soudain, Célika arrache sa sœur des mains de Spanos. Il est ébahi.*

Espèce de salaud !

*Elle lui crache au visage.*

A partir de maintenant tu es en garde à vue, ordure ! Tu ne m'as pas reconnue, n'est-ce pas ?

Spanos – Comment pourrais-je te reconnaître ?

Célika – Heureusement que tu n'as pas pu. Mais, désormais, il n'y a pas de raison pour que tu ne me reconnaises pas.

*Célika ôte sa perruque...*

Tu ne me reconnais toujours pas ?

*Elle enlève ses lunettes.*

Regarde-moi bien. Et maintenant ?

Spanos, *ébahi* – Célika !

## DEUXIÈME ACTE.

*Spanos est enchaîné de la même manière qu'auparavant. Ses mains sont liées par des menottes, elles-mêmes fixées à une chaîne. On voit des bleus sur son visage. Célika n'est pas là. On entend le vrombissement d'un hélicoptère qui passe. Spanos est en train de reprendre connaissance.*

Spanos – Où est-ce qu'elle est ?

Lilika – Dans la chambre.

Spanos – Qu'est-ce qu'elle fait ?

Lilika – Je ne sais pas.

Spanos – Tu es sa complice. Tu dois bien le savoir. Qu'est-ce qu'elle va faire de moi ?

Lilika – Je t'ai dit que je ne le savais pas.

Spanos – Elle abuse de toi aussi.

Lilika – Je dois faire ce qu'elle me dit.

Spanos – En me trompant ?

Lilika – J'ai fait ce qu'il fallait faire.

Spanos – Tu ne peux même pas me regarder en face quand tu me parles.

Lilika – Ce n'est pas vrai !

Spanos – Ce que tu viens de faire, c'est un crime. Tu le sais, n'est-ce pas ?

Lilika – Oui.

Spanos – Pourquoi es-tu l'instrument de ta sœur ?

Lilika – Tu es coupable.

Spanos – Je ne suis pas coupable !

Lilika – Nous le verrons.

Spanos – Je ne suis pas coupable, crois-moi.

Lilika – Dis ça à ma sœur, pas à moi.

*Silence.*

Spanos – Est-elle vraiment ta sœur aînée ?

Lilika – Tu ne le crois pas ?

Spanos – Tu m'as menti depuis le début.

Lilika – Elle est vraiment ma sœur aînée.

Spanos – Combien de temps on va encore devoir attendre comme ça ?

Lilika – Si tu veux, je peux la prévenir.

Spanos – Non, non, pas encore ! Et le fait que tu sois étudiante ?

Lilika – Je le suis.

Spanos – Peut-être que ça aussi, c'est un mensonge...

*Silence.*

Tu sais, tu as l'air d'être une fille bien... Cela t'attirera des ennuis... Le mieux, c'est de me laisser partir.

Lilika – Comment ?

Spanos – Ouvre ces menottes, allez !

Lilika – Elle a la clé.

Spanos – Tu es habile. Tu peux la lui prendre sans qu'elle ne s'en rende compte.

Lilika – Pourquoi est-ce que je ferais une chose pareille ?

Spanos – Pour me permettre de m'en aller.

Lilika – Pourquoi t'avoir fait venir ici, si c'est pour te permettre de partir ?

Spanos – Regarde, tu te laisses entraîner dans une mauvaise affaire. Mais ce n'est pas encore trop tard. Tu peux sortir de cette situation à tout moment, si tu le veux. Tu n'as pas peur ?

Lilika – Non, je n’ai pas peur. Le plus difficile pour moi est terminé maintenant. Personne ne sait que tu te trouves ici.

Spanos – Mais ma voiture est en bas. Bien que ce soit une voiture privée, beaucoup de gens la connaissent. Si une patrouille de police passe par ici, ils la reconnaîtront tout de suite.

Lilika – Qu’est-ce que ça peut faire ?

Spanos – Ils se demanderont pourquoi ma voiture se trouve là. Ils attendront et quand ils comprendront que je ne rentre pas, peut-être qu’ils fouilleront les maisons, l’une après l’autre. Pense que s’ils me trouvent ici, tu n’as plus d’avenir. Allons, aide-moi à partir.

Lilika – Non, cela vaut la peine que je prenne ce risque. Car moi aussi, je veux régler nos comptes avec toi. Je le veux vraiment.

Spanos – Ah... ! Tu fais du mal à un homme sans le savoir.

Lilika – Si tu es innocent, pourquoi tant de craintes ?

Spanos – Ta sœur n’est pas normale. Elle est obsédée par l’idée de me punir. Je n’ai aucune chance de me sauver.

Lilika – Mais pourquoi ? Si tu n’es pas coupable, tu seras sauvé.

Spanos – Je suis innocent.

*Il ne se rend pas compte que la porte s’est ouverte et que Célika est entrée.*

Je te jure que je suis innocent.

Célika – Je crois que tu es dégrisé maintenant... Je veux que tu le sois. Parce que les réponses que tu vas me donner sont importantes. En fait, d’une certaine manière, tu vas décider de ton avenir toi-même.

Spanos – Célika, laisse-moi partir. Je te jure que je m’en irai. Et je ne parlerai à personne de ce qui s’est passé.

Célika – Et puis ?

Spanos – J’oublierai tout, très vite. Tu te conduis mal.

Célika – Moi ? Je me conduis mal ?

Spanos – Ce n’est pas exactement ce que je voulais dire. Certaines choses du passé, nous devons les oublier. Ne jetons pas de l’huile sur le feu. Ouvre ces menottes, que je m’en aille. J’oublierai tout ce qui vient de se passer. Je te le jure. Oublions tout.

Célika – C’est donc aussi facile que ça ?

Spanos – Bien sûr que oui. Jette-moi les clés et ouvrons les menottes.

Célika – Oui, c’est ça, ouvrons-les.

*Elle s’approche. Elle fait semblant de les ouvrir. En vérité, Spanos ne croit pas qu’elle va le faire. Brusquement, elle lui verse au visage le contenu du verre qu’elle tenait à la main.*

Espèce de chien ! Maintenant, il va falloir que tu te défendes !

Spanos – Comment ?

Célika – Toi, tu ne m’avais pas donné cette possibilité. Moi, tu vois, je te l’accorde. C’est un mensonge ?

Spanos – Tu es obsédée par cette idée.

Célika – Comme toi. Ne croyais-tu pas que j’étais coupable ?

Spanos – A la fin, tu as été remise en liberté. Ai-je pareille chance, moi ?

Lilika – Défends-toi. Explique-moi pourquoi tu t’es conduit de la sorte à l’époque.

*Célika fait comme si elle allait mettre une cigarette à la bouche de Spanos.*

Célika – Aspire un peu ! Es-tu homme à fumer devant moi ? « Espèce de pute. » C’est toi qui m’as dit ça, n’est-ce pas ? Et toi, es-tu homme à fumer devant moi, salaud ?

Lilika – Célika !

Célika – Eteins la lumière. Tu répondras à mes questions de façon brève, précise et juste. Quel est ton nom ? Quel est ton nom ?

Spanos – Tu le sais bien !

Célika – Je vais te dire une chose. Ne pas répondre à mes questions ne te servira à rien. Au contraire ! Quel est ton nom ?

Spanos – Tu le sais.

Célika – Toi aussi, tu savais mon nom. Dis-le !

Spanos – Spanos !

Célika – Quel âge as-tu ?

Spanos – Quel est ton but ?

Célika – Arrête ça et réponds à mes questions. Allez !

Spanos – Quarante-cinq ans.

Célika – Es-tu marié ?

Spanos – Oui, je le suis.

Célika – Combien d’enfants as-tu ?

Spanos – Un... J’ai un fils.

Célika – Quel âge a-t-il ?

Spanos – Vingt-deux ans.

Célika – Qu’est-ce qu’il fait ?

Spanos – Il est encore étudiant. Il fait ses études supérieures.

Célika – Ton père, ta mère ?

Spanos – Ils sont morts.

Célika – Que faisait ton père ?

Spanos – Assez !

Célika – Quelle profession exerçait ton père ?

Spanos – Il était ouvrier dans une boulangerie.

Célika – Et ta mère ?

Spanos – Femme de ménage.

Célika – Lequel des deux est mort le premier ?

Spanos – Qu’est-ce que ça peut bien faire ?

Célika – Ça, c’est moi qui décide. Dis-le !

Spanos – Tu poses des questions absurdes. Lequel d’entre eux est mort le premier ?

Célika – Toi aussi, tu savais qui j’étais. Mais quand même, sans relâche, sans me donner à manger ni à boire, sans me laisser dormir, des jours entiers, des nuits entières.

Spanos – Il s’agissait d’une situation officielle...

Célika – Tu veux dire que la situation était plus réelle, n’est-ce pas ? De plus, le bourreau et la victime ont échangé les rôles. Re commençons, si tu veux.

Spanos – Quoi donc ?

Célika – Il y a sept ans de cela, vous avez cerné le bâtiment que nous habitons, avec un minibus plein d’agents. Pendant qu’une partie de ces agents attendait dehors, deux d’entre eux et toi-même, vous vous êtes précipités dans le bâtiment. Vous avez frappé brutalement à la porte de l’appartement du sous-sol. Vous avez donné des coups de poing et de pied contre la porte.

Spanos – D’abord, nous avons sonné. Votre sonnette ne fonctionnait pas.

Célika – C’est une vieille dame qui a ouvert la porte. Vous, vous aviez vos pistolets, vos mitraillettes...

Spanos – Nous devions prendre des mesures.

Célika – Tais-toi. Ce sera ton tour de parler tout à l’heure.

Spanos – Nous ne pouvions pas arriver des fleurs à la main. Ce que j’ai fait, c’était une opération.

Célika – Je n’en doute pas.

Spanos – De quoi tu m’accuses ?

Célika – Je ne t’ai pas encore accusé. Jusqu’à présent, je me suis contentée de reconstituer la situation. N’aviez-vous pas les armes à la main ?

Spanos – Si, nous les avions à la main parce qu’il le fallait.

Célika – La vieille dame était terrorisée.

Spanos – Tu crois qu’il n’y a que les vieilles dames qui ont peur. Tout le monde peut avoir peur. Nous, nous ne savions pas ce que nous allions rencontrer à l’intérieur. Nous aussi nous avons peur.

Célika – Du reste, l’appartement était petit, une chambre et un salon. Les fenêtres étaient hautes. Nous ne voyions que les genoux des gens qui passaient dans la rue. Nous vivions sous terre. Pendant que l’un d’entre vous mettait tout sans dessus dessous dans la cuisine, un autre fouillait dans les toilettes et le troisième sous les sommiers. Un autre emmenait une toute petite fille en la bousculant. La fille était vraiment toute petite. Tu l’as giflée de tes grosses mains sales en la tirant par les cheveux.

Spanos – Non, je lui ai tiré l’oreille.

Lilika – Tu l’as giflée ! Cette petite fille, c’était moi.

*Silence.*

Spanos – Oui, oui, je m’en souviens. La veille, j’avais passé une nuit blanche. Et toi, tu pleurais d’une voix stridente à faire sortir n’importe qui de ses gonds.

Célika – Tu es impitoyable au point de battre un enfant.

Spanos – Tu considères toujours les choses de ton point de vue. Maintenant, je me rappelle mieux la situation. Lorsqu’on m’a amené la petite fille, je me suis aussitôt approché d’elle. J’ai voulu lui caresser les cheveux pour qu’elle n’ait pas peur. Rappelle-toi. Essaie de te rappeler ! Qu’est-ce que tu as fait alors ? Tu m’as craché au visage.

Célika – C’est vrai, c’est comme ça que ça s’est passé. Mais tu es entré dans la cuisine et en est ressorti. Puis tu m’as encore giflée.

Spanos – J’étais entré dans la cuisine pour me rafraîchir le visage. Mais l’eau ne coulait pas. Bien que je me sois essuyé le visage avec un mouchoir, je ne parvenais pas à me calmer car je n’avais pas pu me rafraîchir. Lorsque je suis revenu dans le salon, tu es venue vers moi.

Célika – En m’approchant de l’appartement, j’avais compris que quelque chose d’anormal se passait... Les environs avaient été cernés par des civils armés... Les habitants du quartier observaient, effrayés par ce qui se passait, depuis leurs fenêtres dont ils avaient entrebâillé les rideaux, ou blottis dans des coins de rue. Je suis entrée, tu t’es précipité vers moi et tu m’as donné des coups de pied et de poing.

Lilika – Tu disais sans cesse « Dis-le !... Dis-le !... Dis-le ! » « Au secours, on tue ma fille », criait ma mère.

Célika – Vous l’avez réduite au silence... Nous avons passé de très mauvais moments. Personne ne pouvait aider personne. Comment dirais-je ? Pourquoi avez-vous forcé ma mère à se taire ? Pourquoi avez-vous jeté les livres et les vêtements sur le sol ? Vous avez même vidé la corbeilles à ordures... On fouillait tous les coins... Pourquoi ?

- Pourquoi as-tu tant de livres ?

- A quoi te sert le livre de cuisine ?

- Pourquoi avez-vous un annuaire alors que vous n’avez pas de téléphone ?

- Pourquoi avez-vous accroché ce tableau ici ? Pourquoi ?

... Pourquoi ?... Pourquoi ?... Dis-le moi !... Dis-le moi !

Spanos – Tu ne disais pas l’adresse de ton mari...

Célika – Il était reparti pour son pays natal... Et si vous l’aviez demandé humainement, je vous l’aurais dite. Mais vous m’aviez attaquée si violemment que je ne voulais pas qu’on lui fasse du mal.

Spanos – D’ailleurs, tu ne nous as pas donné l’adresse complète. Si tu nous l’avais donnée, nous n’aurions pas été aussi désagréables.

Célika – D’abord, vous m’avez mis les menottes... Puis vous m’avez conduite dehors en me bousculant... et vous m’avez fait monter dans la voiture. Moi, je sentais tout le poids des regards des habitants du quartier qui m’observaient depuis leurs fenêtres aux rideaux entrebâillés. Et puis sont venus les jours affreux, les terribles heures, minutes et secondes. C’étaient des secondes infinies. Le temps semblait s’être arrêté. C’étaient des coups de bâton incessants... des coups de poing... Je me sentais vide et chancelante.

- Combien de fois par jour couches-tu avec ce fils de pute ?
- Où est-il maintenant ?
- Nous allons nous coucher sur toi jusqu’à ce que tu nous dises où il se trouve.

Salaud, je peux te tuer !

*Célika, en rage, marche en direction de Spanos. Soudain, il s’élance vers elle et l’attrape. Ils se livrent un véritable combat. Lilika le frappe à la tête avec la crosse de son pistolet et délivre sa sœur. Il s’écroule.*

Spanos – Pourquoi tu ne l’as pas dénoncé ? Si tu nous avais révélé son nom, nous ne t’aurions rien fait ! Pourquoi ? C’était un homme ordinaire !

Célika – Non, c’était un homme extraordinaire. Il m’avait appris que la pauvreté n’était pas un destin. Moi, je l’aimais, c’était un homme digne d’être aimé. Il croyait en l’avenir. Il pensait qu’un jour tout finirait par se régler et parvenait à convaincre tout son entourage à ce sujet. Et puis vous avez amené quelqu’un près de moi, ensanglanté, presque un cadavre. C’était lui. Vous l’avez emporté au dehors, puis de nouveau ramené près de moi. Ceci plusieurs fois consécutives. Il ne parvenait même plus à parler. Il avait commencé à balbutier... Vous me l’avez fait suivre pas à pas pendant qu’il s’affaiblissait. Il était au bord de la mort. Puis un jour, vous m’avez dit qu’il s’était suicidé.

Spanos – Oui, il s’est jeté par une fenêtre.

Célika – Il n’était pas homme à se suicider.

Spanos – Mais c’est ce qu’il a fini par faire : se suicider. Il s’est jeté par la fenêtre pour nous échapper.

Célika – Veux-tu que je te couse les paupières avec une aiguille ?... Ou que je t’arrache la langue ? Ou bien que je te coupe les organes génitaux ? J’étais toute petite... Ma mère racontait des fables... A la fin de chaque fable, les bons l’emportaient sur les mauvais...

*Silence.*

Puis vous m’avez mis des papiers devant les yeux. Je ne voulais pas les signer. Je n’avais tué personne... Je n’avais aucune relation avec des organisations secrètes... Je n’avais pas commis d’actes illégaux. Vous m’avez déshabillée.

Spanos – Chacun à son tour ?

Célika – Toute nue... Je t’ai même vomi dessus. Il me semblait que mon corps allait se fendre en deux. C’était comme si j’avais porté des milliers de tonnes sur mon ventre. Vous m’enfonciez une tige de fer pointue dans le corps.

Spanos – En vérité, nous ne t’enfoncions rien du tout. Mais comme nous t’avions bandé les yeux, tu le ressentais ainsi.

Célika – J’avais l’impression que j’étais sur le point de mourir. Puis tout s’est arrêté.

Spanos – Il y avait un médecin à ton chevet...

Célika – Puis tout recommençait de nouveau. J’avais l’impression que mes dents allaient se briser. Vous me passiez un appareil sur tout le corps. Un jour vous avez conduit ma mère auprès de moi. Elle avait changé tout d’un coup. Avait-elle vieilli si vite et à ce point ? Quelque chose avait dû lui arriver. S’était-elle rapetissée ? Elle était devenue si petite !... Elle était comme recroquevillée sur elle-même, si fragile, si vulnérable... comme une petite bulle de savon que vous étiez sur le point de crever... Laissez-la ! Laissez-la donc !

*Silence.*

Quelle heure était-il ? Quel jour était-ce ? C'était donc ça, la mort ? J'en étais arrivée à pisser partout. Et vous, vous disiez que l'odeur de l'urine et de la chair brûlée vous était insupportable et que vous deviez vous boucher le nez. Je vomissais... Vous me faisiez nettoyer les parquets. Je m'affiliais à certaines organisations secrètes... J'écrivais sur les murs : « À bas la junte ! » Je plaçais des explosifs sous la chaire de Patakos... Je tramais plusieurs complots... J'imprimais et publiais le journal du Front patriotique, j'envoyais les exemplaires aux adresses que j'avais oubliées entre-temps.

Lilika – Assez, Célika, arrête de te fatiguer comme ça !

Célika – Et puis, un jour, vous m'avez fait comparaître devant un homme... Je lui ai crié à la face que tout ce que j'avais pu dire ou signer était un mensonge. Tout avait recommencé. Je ne pouvais pas vous échapper. Les années n'avaient-elles donc pas passé ? Avais-je oublié comment penser ? Et puis un jour, on m'a enlevé le bandeau que j'avais sur les yeux. Je t'ai vu, toi, Spanos ! Nous nous sommes regardés dans les yeux, l'un et l'autre. Et puis, de nouveau, vous m'avez bandé les yeux.

Spanos – Nous ne pouvions pas faire autrement !

Célika – Mais moi, je ne pouvais plus oublier, oublier tes yeux, ton regard... Je ne pouvais rien oublier... Vous m'avez enfermée dans une cellule... Là, on ne m'a rien fait de mal. Un jour, des hommes en tablier blanc sont venus. Ils m'ont fait des piqûres. Je pleurais mais mes larmes ne pouvaient pas couler. Ils m'ont dit de ne pas avoir peur. Ils m'ont dit : « C'est fini maintenant »... fini... fini. Ils avaient compris que je n'étais pas coupable. J'ai été hospitalisée. Je cherchais toujours tes yeux partout... Je voulais les revoir... Je rêvais de tes yeux... Je ne pouvais plus avoir mes règles. Partout je revoyais tes yeux... Je me suis promis qu'une fois que je me serais échappée, j'allais te retrouver... Et puis je suis sortie dans la grande cour... Je suis rentrée chez moi. Te tuer, c'était comme un jeu d'enfant. Je n'ai pas eu peur des difficultés. Spanos... maintenant, te voilà entre mes mains. Ça m'a pris sept ans, mais tu es entre mes mains ! Qu'est-ce que tu en dis, Spanos ?

Spanos – Tout ça, c'est ta façon à toi de voir les choses.

Lilika – Eh bien, toi aussi, raconte-nous ta version de ce qui s'est passé !

Spanos – Je ne crois pas qu'elle soit prête à l'écouter honnêtement... Ta sœur est résolue. Sa décision est inébranlable... Ça fait sept ans qu'elle l'a prise... Comment pourrais-je la changer en une nuit ? Moi, je ne crois pas son histoire. D'abord, il faut reconsidérer l'affaire dès le début. Dans quel état le pays se trouvait-il avant 1967 ? Partout on faisait grève... grève dans les autobus... grève dans les usines... grève dans les écoles... Pas de sécurité des biens... pas de sécurité des personnes... C'était vraiment comme ça ! Les étudiants avaient renoncé à leurs études... Quand ils ne se battaient pas entre eux, ils se battaient avec les forces de l'ordre... Cela ne pouvait pas durer ainsi... Et ce que l'on attendait s'est produit : les nôtres se sont emparés du pouvoir. Les grèves ont cessé tout d'un coup. Les querelles se sont terminées rapidement. Les étudiants sont retournés à l'université, les ouvriers sont rentrés dans leur usine... Tout le monde a repris son occupation habituelle.

Célika – Abrège !

Spanos, *s'adressant à Lilika* – Ne te l'avais-je pas dit ?

Lilika – Célika, laisse-le parler...

Célika – Sois bref !

Spanos – Après la révolution, la fondation d'une organisation de résistance portant le nom de « Front patriotique » avait été dénoncée. Ton nom et celui de ton ami figuraient sur la liste... Vous serviez EDA. De plus, vous étiez membres de l'Organisation de jeunesse Lambrakis... On nous a donné l'ordre de vous arrêter... C'est tout.

Célika – Est-ce un crime que de nouer des relations avec EDA et l'Organisation de jeunesse Lambrakis ? L'un était un parti, l'autre une organisation de jeunesse. Tous les deux étaient des organisations tout à fait légales.

Spanos – Tu ne peux pas me demander de te rendre des comptes à ce sujet... On nous a donné un ordre et nous, nous l'avons exécuté.

Célika – Et tu crois que je vais te donner raison sur ce point ?

Spanos – C'est évident que tu ne le feras pas. Mais mets-toi à ma place.

Célika – C'est-à-dire que tu ne reconnais pas, toi non plus, que tu es coupable ?

Spanos – Nous aussi, nous avons des sentiments et des pensées... Mais nous avons toujours exécuté les ordres que l'on nous avait donnés. Ni plus, ni moins.

Célika – Imagine qu'un jour on vous arrête, toi et ton fils. Vous vivez des choses impensables. Puis on finit par comprendre que vous êtes innocents. On vous remet en liberté. Mais à quel prix ? Dans ce cas, est-ce suffisant de répondre : « Je suis obligé d'exécuter les ordres reçus » ?

Spanos – Je ne te dis pas que tu as complètement tort...

Célika – Maintenant laissons le sujet de côté. Le grand jeu commence... Sais-tu qui attend que je l'appelle au téléphone ?

Spanos – Qui ?

Célika – Un camarade à moi qui surveille un enfant dont les mains et les pieds sont liés.

Spanos – Qui est cet enfant ?

Célika – C'est ce que je te demande. C'est une personne qui donne tout son sens à ta vie. La seule personne qui compte pour toi, qui est-ce ?

Spanos – Mon fils ? Mais lui, il n'a pas commis de faute !

Célika – Tu t'avoues donc coupable ?

Spanos – Ce n'est pas mon fils, ce n'est pas mon fils, n'est-ce pas ?

Célika – Tu n'as pas répondu à ma question...

Spanos – Fais-moi ce que tu veux. Mais lui, il n'a rien fait, tu comprends ?

Célika – Ordure !

Spanos – Malédiction à toi et à ceux qui sont comme toi ! Au diable !

Célika – Continue... Continue...

Spanos – Je l'ai fait pour mon pays... (*Doucement.*) On vous avait trompés.

Célika – Tu dis encore des bêtises ! Vous avez fini par nous libérer. Vous nous avez libérés parce que nous avons été jugés innocents.

Spanos – Tu ne peux pas être aussi méchante. Tu ne peux pas enlever mon fils.

Célika – Supposons que je sois coupable d'après vous. Disons que je participais aux activités de résistance.

Spanos – Mon fils...

Célika – Tu ne m'écoutes pas.

Spanos – Comment ne pas t'écouter ?

Célika – Disons que je travaillais pour le Front patriotique. D'accord ?

Spanos – D'accord.

Célika – Quelle est ta mission ?

Spanos – C'est-à-dire ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

Célika – Tu touches de l'argent de l'Etat, pourquoi ? Dis-moi ! Tu ne connais même pas ta mission !

Spanos – Si, je la connais.

Célika – Alors réponds à ma question !

Spanos – Ma mission... ma mission, c'est de sauvegarder l'ordre établi...

Célika – Crois-tu sauvegarder l'ordre établi en torturant les gens qui t'ont été livrés ? Si l'on protégeait l'ordre en opprimant les gens, l'humanité deviendrait féroce... Et son modèle le plus récent, qui était le nazisme, ne se serait pas écroulé.

Spanos – Il faut que j'empêche les gens de violer les lois.

Lilika – Y a-t-il une clause qui prévoit la torture de celui qui a été arrêté ou de celui qui est coupable devant vos lois ?

Spanos – Je n'ai pas bien compris.

Célika – Si, bien sûr que tu comprends mais tu ne veux pas le reconnaître.

Spanos – Mon fils...

Célika – Y a-t-il une telle clause ? Réponds-moi !

Spanos – Non, mais ça se fait depuis des siècles...

Célika – Le fait que ça se fasse depuis des siècles est-il un argument suffisamment fort pour te sauver ? Ton devoir, c'est de faire comparaître les personnes arrêtées devant les organes juridiques. C'est comme ça que c'est écrit dans nos lois. Et toi, qu'as-tu fait ? Tu violes même tes propres lois.

Spanos – Mon fils n'est pas coupable. Il ne s'intéresse à rien en dehors de ses études. Il ne se mêle de rien.

Célika – Celui qui ne se mêle de rien est responsable du désordre.

Spanos – Comment l'avez-vous pris ?

Célika – Tu n'as pas répondu à ma question.

Spanos – Il est trop jeune.

Célika – Ah bon... Moi aussi je l'étais, j'avais le droit de vivre, d'aimer et d'être avec celui que j'aime. Comme tout le monde. Mais j'ai tout perdu. Tu m'as même pris ma dignité de femme.

*Elle passe à la cuisine.*

Spanos – Où l'avez-vous conduit ? Sa mère doit l'attendre. Qu'a-t-il fait de mal ? Dis-moi, vous allez le libérer, n'est-ce pas ? Je t'en supplie, dis-le moi. Dis-le-moi, dis-le-moi...

*Célika revient. Elle a un long câble dans la main.*

Spanos – Qu'est-ce que c'est ?

Célika – Tu ne le vois pas ? Est-il nécessaire que je t'explique à quoi sert ce câble ? Tu es expert en la matière.

Spanos – Laissez mon fils en paix. Il est innocent !

Célika – Mon fiancé aussi, il l'était. Ma mère également.

Spanos – On ne lui a rien fait, à ta mère, tu mens !

Célika – Tu lui as fait endurer la plus grande souffrance. Qu'aurais-tu pu lui faire de pire ? Ne m'as-tu pas montrée à ma mère ?

Spanos – Elle voulait absolument te voir. Elle m'a supplié.

Célika – Tandis que ma mère pleurait, toi tu riais. Tu lui as permis de me voir pour qu'elle sache dans quel état j'étais, ce à quoi vous m'aviez réduite et ce que vous étiez capable de me faire encore. Tu ne t'étais pas mis à sa place.

Spanos – Ce n'est pas vrai ! Moi aussi j'ai de la conscience !

Célika, *dans un accès de colère* – Ah, Kristos !... Ah, Kristos ! Il parle de la conscience sans avoir honte... Comme si l'on prenait plaisir à torturer !... Plaisir à faire crier, avec de l'eau bouillante... Si moi, je faisais les mêmes choses à ton fils, serait-ce un manque de conscience ?

Spanos – Non, tu ne peux pas faire ça !

Célika – Et pourquoi ? C'est pour moi la seule façon possible de me venger.

Spanos – Vengeance ! Vengeance ! Vengeance !

Célika – Oui, vengeance ! Puis, ma mère est morte brusquement. Elle n'a pas pu supporter ce que l'on avait fait à sa fille. C'était trop pour elle. C'est toi qui l'as tuée. Oui, c'est toi !

Spanos – Mon fils est innocent.

Célika – Est-il innocent ?

Spanos – Je te jure qu'il l'est. Il ne te connaît même pas.

Célika – Moi non plus, je ne te connaissais pas.

Spanos – C’est un enfant au caractère si agréable.

Célika – Moi aussi, j’avais bon caractère.

Spanos – Sa seule faute, c’est d’être mon fils.

Célika – N’est-ce pas suffisant ?

Spanos – Ce n’est pas lui qui a choisi son père.

Célika – Tu veux dire que s’il avait pu choisir, il n’aurait pas voulu que tu sois son père ? C’est ça ? Ce jeune homme est ton fils. Tu ne peux rien y changer. N’essaie pas de changer de conversation. Ou bien, veux-tu dire qu’il n’est pas ton fils ?

Spanos – Ecoute-moi, je t’en prie !

Célika – Si l’homme meurt courageusement, il mourra de façon honorable. Mais il a aussi la possibilité de mourir sans honneur. Jusqu’à ce que tu apprennes que ton fils avait été enfermé dans une chambre, tu n’avais pas peur. Mais maintenant...

Spanos – Toi aussi, n’as-tu pas été mise au monde par une femme ? N’avais-tu pas une mère toi aussi ? Tu ne peux pas faire ça ! Tu as toutes les raisons de m’en vouloir. Ne considère pas l’imploration d’un père pour son fils comme un manque d’honneur. Je t’en prie, à moi, tu peux me faire ce que tu veux, mais lui, relâche-le !

Célika – Non, pas question de le relâcher avant le jugement. Je ne l’ai pas encore jugé.

Spanos – Quel jugement ?

Célika – C’est l’enquête préliminaire. Elle se déroulera selon les méthodes que vous appliquiez vous-mêmes. Tu comprends ?

Spanos – Ce n’est pas possible !

Célika – Si, c’est possible. Tu vas mieux comprendre tout de suite.

Spanos – Il n’est pas coupable.

Célika – Tu as dit toi-même qu’il ne s’était mêlé de rien. N’est-ce pas suffisant, ça, pour être coupable ?

Spanos – Il y a des millions de gens comme ça qui attendent que les choses se passent, dans leur coin. Dans ce cas-là, eux aussi, tu dois les torturer.

Célika – Pourquoi ne s’est-il pas opposé à ce que tu as fait ?

Spanos – La seule chose qu’il sache à mon sujet, c’est que je travaille dans la sécurité... Libère-le ! Il ne pourra pas supporter ça ! Il te mourra entre les mains ! Je t’en supplie...

Célika – Tu aurais dû élever ton fils de telle sorte qu’il soit plus robuste. Comme ça, il pourrait supporter les douleurs les plus dures.

*On entend la marche d’un groupe de combat dans la rue. Célika fait quelques pas. Elle allume le magnétophone.*

Moi, je te juge en tant que personne. Je ne juge pas ton métier. Te souviens-tu de Panayot ? Il avait de grands yeux noirs, une barbe... Tant de fois, je l’ai entendu te dire : « Spanos, ne fais pas ça. » Pourquoi tu n’es pas devenu un homme comme lui ? Pourquoi tu ne t’es pas opposé à la torture ? Quel privilège tu avais ?

Spanos – Je n’osais pas le faire.

*Le téléphone sonne longuement. La sonnerie s’arrête.*

Célika – Pourquoi n’es-tu pas devenu comme Panayot, toi aussi ?

Spanos – On a renvoyé Panayot de ses fonctions. Il est resté longtemps hospitalisé dans un asile de fous. Après, il s’est retrouvé au chômage.

Célika – Tout ça parce qu’il s’est conduit en honnête homme...

Spanos – Mon père était pauvre, il était ouvrier dans une boulangerie. Des années entières, il a lutté devant le feu. Ouvrir la porte du fourneau. Enfourner la pâte à pain. Refermer aussitôt le four. La sueur s’écoulait de son front, de ses bras, de tout son corps. Il l’essuyait sans cesse avec une serviette. Surtout, que le feu ne s’éteigne pas. Ne pas oublier de rajouter du bois. Défourner les autres pains à temps, sinon ils vont tous brûler...

Célika – C’était son métier.

Spanos – Dès l'âge de dix ans, mon père a voulu que je commence à travailler avec lui. J'étais debout à côté de lui. Il m'enseignait et je m'efforçais de l'aider. Mes camarades, eux, jouaient au ballon dans la rue. Je touchais un salaire hebdomadaire. Mais, plus tard, j'ai appris que j'étais payé par mon père et non par le patron. L'important, c'était d'apprendre le métier. Mes vacances d'été se passaient toujours ainsi.

Célika – Mais tu avais un métier.

Spanos – En hiver, après l'école, je retournais à la boulangerie. J'étais là avec mes livres et mes cahiers. Ceci pendant dix ans. Mon père est mort juste l'année où j'ai terminé le lycée. Ma mère et moi, nous nous sommes retrouvés sans protection sociale. Heureusement que nous avons une maison pour nous abriter. Faire des études supérieures ? Il fallait que je gagne de l'argent tout de suite. Je n'avais pas le temps de m'amuser. Le patron de la boulangerie m'a appelé et m'a dit que je pouvais commencer le travail à la place de mon père.

Célika – Voilà !

Spanos – Ainsi, j'allais suer sang et eau pendant des années entières et ensuite j'allais mourir, comme mon père. Je n'avais pas le choix. Mais en pensant cela, je n'avais pas pensé aux opportunités que la vie offre parfois. A la boulangerie venait régulièrement un commissaire pour lequel je mettais toujours de côté les pains les plus cuits. Il avait commencé à me parler souvent et longuement. Il avait compris que je n'aimais pas mon travail. Il s'était intéressé à moi et il avait fini par me faire entrer à la police comme agent...

Célika – Tu étais l'enfant d'une famille pauvre et tu as braqué ton arme contre tes semblables dans la rue.

Spanos – Je ne pouvais pas retourner à la boulangerie. Je ne pouvais vraiment pas. Mais je crois que tu ne peux pas comprendre. Fais ce que tu veux.

Célika – Pour toi, faire vomir du sang aux gens que tu arrêtes est plus facile que de faire cuire des pains dans une boulangerie. C'est ça ?

Spanos – Relâche mon fils. Il aime même les animaux. Il a un chien à la maison. Il aime les êtres humains aussi. Il est naïf comme tous les jeunes gens. En vérité, c'est encore un enfant. Ne fais pas attention à son âge, c'est encore un enfant.

Célika – Pourquoi ne faites-vous pas preuve envers les enfants d'autrui de la même sentimentalité et douceur dont vous faites preuve envers vos propres enfant ? Pourquoi ?

*On entend un véhicule qui s'approche puis s'arrête.*

Lilika – Qu'est-ce qu'il se passe, Célika ?

Célika – Attends...

*Elle éteint la lumière et entrebâille le rideau.*

Un GMS.

Lilika – Qu'est-ce qu'il se passe ? J'ai peur, Célika !

Spanos – Au secours !!! Au secours !!!

Célika – Tais-toi, salaud !

Lilika – Ils sont remontés dans le véhicule.

Spanos – Au secours !!!

*On entend le bruit du véhicule...*

Lilika – Ils s'en vont.

Spanos – Ils s'en vont encore une fois !

Lilika – Ils ne reviendront pas, n'est-ce pas ?

Célika – Espèce de salaud !

Spanos – Tu laisseras mon fils en paix, n'est-ce pas ? Oublie le passé !

Célika – Je m'efforce de le faire.

Spanos – Je sais ce que tu vas faire maintenant.

Célika – Pourquoi es-tu venu ici cette nuit ? C'était dans l'espoir de coucher avec ma sœur, n'est-ce pas ?

Spanos – Laisse mon fils ! Laisse mon fils !

*Il rampe par terre et donne des coups de poing sur le sol.*

Fais-moi tout ce que tu voudras.

Célika – Personne ne t'entendra. Fais preuve d'un peu de dignité, au moins ! Moi, je ne me suis pas comportée comme ça !

Spanos – J'ai froid !

Célika – Tout à l'heure tu vas te réchauffer. Après, tu n'auras plus jamais froid. Tu ne sueras plus jamais non plus. Tu ne riras plus. Tu n'auras plus jamais faim, plus jamais soif.

Spanos, *s'adressant à Lilika* – Toi, tu ne peux donc rien faire pour moi ? Ce que tu lui diras, elle ne pourra pas le refuser. Dis-lui : « Ne fais pas ça, je ne veux pas. » Tu disais qu'elle t'aimait beaucoup.

Célika – Tu ne changeras rien en implorant. C'est moi qui ai fait arrêter ton fils. Nous lui avons joué le même tour que nous t'avons joué. Nous l'avons fait entrer de force dans une pièce pour te faire ressentir les mêmes douleurs subies par ma mère. Je ne pourrai me venger qu'en vous faisant souffrir à toi et à ton fils le même genre de douleurs. Avec un tel câble...

Spanos – Ce n'est pas moi qui ai fait ça. Je te jure que ce n'est pas moi qui ai fait ça. C'était Lambrou. Le courant électrique fait souffrir... (*S'adressant de nouveau à Lilika.*) Voyons, dis-lui. Empêche-la de faire ça ! Mon fils en souffrira. Il en mourra. Empêche-la de faire ça.

Lilika – Mais pourquoi avez-vous fait tout ça ?

Spanos – Ce qui est fait est fait. Tu es la seule à pouvoir l'empêcher. Je t'en supplie.

Lilika – Ma sœur est bien décidée.

Spanos – A l'époque nous avons fait ça pour les dissuader et pour les faire parler, mais pas pour les tuer. Oui, oui, seulement pour les faire parler.

Lilika – Mais ce que vous avez fait n'était pas légal. Ce n'était pas juste, fût-ce au nom de quoi que ce soit. Torturer trente mille personnes ne peut pas être justifié.

Célika – Tu disais toujours que tu étais celui qui avait le plus d'influence. Un seau d'eau et du courant électrique. Ils attendent mon coup de fil.

Spanos – Je ferai tout ce que tu voudras. Ne les appelle pas. Je suis père, tu comprends, père, tu sais ce que ça veut dire ?

Célika – Ils l'exécuteront d'une seule décharge.

*Elle décroche le téléphone.*

Spanos – Je ne peux pas supporter cette souffrance.

Célika – Ma mère, elle non plus, n'a pas pu la supporter.

Spanos – Un jour, toi aussi tu seras mère et tu comprendras ce que je voulais te dire. Quand tu seras mère...

Célika – Tais-toi maintenant. Je te le ferai entendre. Tais-toi, tu entendras la voix de ton fils.

Spanos – Personne ne peut t'empêcher... J'ai une chose à te demander. Normalement, on respecte la dernière volonté de ceux qui vont à la mort. Je ne te demande qu'une chose, une seule chose.

Célika – Dis-le moi.

Spanos – Maintenant je donne davantage raison à ta mère.

Célika – Sois bref !

Spanos – Tout ce que vous pensiez, tous vos idéaux étaient donc valables pour tout le monde ? Tous vos efforts, c'était pour l'égalité, pour la paix ?... Qu'est-il advenu de ces paroles ?

Célika – Continue...

*Elle commence à composer le numéro .*

Spanos – Attends, je t'en prie ! Ne fais pas ça ! Exécute mon dernier désir... S'il te plaît !

Célika – Mais tu ne le dis toujours pas. Imbécile ! Dis-le donc !

*Elle raccroche le téléphone.*

Spanos – Je ne peux pas endurer la disparition de mon fils... D'abord... D'abord, tue-moi.  
Tout d'abord, tue-moi !

*Silence.*

*Célika regarde Spanos et décroche de nouveau le téléphone.*

Lilika, *criant* – Assez, que ce jeu finisse !

Célika – Qu'est-ce que tu racontes ?

Lilika – On n'a pas pris ton fils, tu comprends ? Ton fils est libre !

Spanos – Oh, mon Dieu ! Alors, c'est vrai ? On ne l'a pas pris ? Il est libre ?

Célika – Tu as gâché tout le jeu !

*Elle secoue sa sœur.*

Tu as tout gâché ! Tu as tout gâché !

Lilika, *repoussant sa sœur* – Quelle différence y a-t-il entre lui et toi ? S'il est la baleine blanche, toi, tu es la pêcheuse enragée qui veut le tuer à tout prix.

Célika – Veux-tu dire que cet homme est innocent ?

Lilika – Il n'est pas responsable de tout. Il n'est qu'un petit rouage de cette machine monstrueuse qui remplit son devoir ignoble.

Célika – Tu veux dire que je ne dois pas le tuer ?

Lilika – Si tu le tues, que changeras-tu ? On le remplacera aussitôt par un autre.

Célika – Veux-tu que je le lâche ?

Spanos – Je m'en vais tout de suite et j'oublie tout... Je le jure sur mon fils. J'oublie tout.

Lilika – Le couvre-feu va commencer.

Célika – Que je le laisse partir, c'est ça ce que tu veux ? Tu veux qu'il continue de vivre sans être puni, c'est ça que tu veux ? Réponds-moi !

Lilika – Non, bien sûr, mais ce n'est pas une solution non plus !

Célika – Dans ce cas-là, dis-moi quelle est la solution !

Lilika – Dans beaucoup de pays, tous ces hommes ont été jugés et condamnés.

Célika – Ici, y a-t-il un organe destiné à juger ces hommes ? En existe-t-il un ? Dis-le moi !

Lilika – Euh...

Célika, *saisissant le pistolet* – Tourne le dos ! Je te dis de tourner le dos, et vite !

*Spanos tourne le dos à Célika et s'agenouille. Elle s'approche de lui, braque le pistolet sur lui et l'appuie sur son cou.*

Lilika – CÉLIKA !!!

*Ils restent figés sur scène comme une photographie.*

**FIN**



Avec nos remerciements à Noémi Cingöz, Tuncer Cücenoglu, Saban Dayanan, Sedef Ecer, Murat Erginöz, Lulu Menase, Timour Muhidine et Stéphanie Santucci.